

LES JEUNES ET LA FÊTE : FIN DES RITES, QUÊTE DE L'EXCÈS

BENOIT CAREIL ET CHRISTOPHE MOREAU >

RÉSUMÉ > *On est jeune de plus en plus tôt et... de plus en plus tard. Les seuils qui symbolisaient traditionnellement le passage vers le monde adulte ne sont plus perceptibles. Les rites de passage ont disparu. La transmission entre les générations se heurte à une crise de confiance entre les jeunes et les adultes. Les pratiques cérémonielles encadrées se sont effacées au profit du temps carnavalesque où la recherche de l'ivresse occupe une place de plus en plus centrale. La solution est entre les mains des adultes. Il faut redonner à la fête du sens et des cadres sociaux*

BENOIT CAREIL, ancien musicien de Billy Ze Kick et les Gamins en folie, fondateur du Jardin Moderne et multi-activiste culturel, préside l'association Adrénaline. Associée à l'équipe de sociologues Jeudevi, organise des concertations régionales sur la gestion publique de la fête en Bretagne.

CHRISTOPHE MOREAU, sociologue, spécialiste de l'affiliation sociale des jeunes. Chercheur depuis 1994 au Lares (Université européenne de Bretagne), il a créé en 2005 Jeudevi, une société de recherche-développement sur les thèmes de la jeunesse, de l'éducation, du travail social, du développement local et urbain.



D'Amsterdam à Madrid, en passant par Londres et Munich, de nombreuses villes s'interrogent sur les pratiques festives des jeunes dans les espaces publics où ils génèrent troubles et tensions. Plus proches de nous, Rennes, Brest et Nantes ont choisi de renforcer la présence adulte lors des regroupements festifs. D'autres s'intéressent à ces questions pour développer des actions auprès des noctambules: Lorient, Saint-Brieuc, Angers, etc.

Ces regroupements festifs, nocturnes, bruyants, le plus souvent alcoolisés, ne sont pas seulement un « problème à régler » pour les décideurs locaux, mais aussi le symptôme de mutations plus profondes dont il faudrait tenir compte pour construire une vision prospective. L'apparition ou le débarquement de plusieurs milliers de jeunes dans « nos » centres-villes, sur « notre » espace public, témoigne d'abord d'une volonté de participer à la vie de la cité, d'un impérieux besoin d'exister, d'être là, avec nous! C'est pourquoi, il faut élargir le regard sur les jeunes

et la fête, et ne pas se limiter à une approche sanitaire ou sécuritaire.

Jeunes dès 10-12 ans...

Depuis quelques décennies, on assiste à un allongement de la période de jeunesse. L'entrée s'y fait de plus en plus précocement; le seuil de l'adolescence se serait abaissé, débutant désormais à l'âge de 10-12 ans. À l'autre extrémité, on est jeune de plus en plus tard, jusqu'à la trentaine passée.

La cohabitation prolongée entre jeunes adultes et parents est un phénomène répandu à l'échelle de l'Union européenne (3/4 des garçons et 2/3 des filles entre 18 et 24 ans). La France se situe légèrement au-dessous de la moyenne. Les filles quittent plus tôt le domicile parental que les garçons.



L'âge de l'entrée dans le premier emploi augmente aussi (voir le graphique 1 page 145). En 20 ans (entre 1975 et 1995), le pourcentage des 20-24 ans ayant un emploi est passé de 70 % à moins de 40 %.

Chacun pour soi

Corollaire, les seuils qui symbolisaient traditionnellement le passage de la jeunesse vers le monde adulte ne sont plus perceptibles. Aujourd'hui, la fin des études ne correspond pas pour autant à l'entrée dans le monde du travail ; le départ du foyer parental n'est plus synonyme d'installation en couple.

Les grands rites de passage qui marquaient la transition vers l'âge adulte au travers du triptyque « séparation, marginalisation, agrégation » ont disparu. Ils constituaient un dispositif inventé par les sociétés d'une part pour canaliser l'énergie débordante des adolescents et, d'autre part, pour accompagner socialement des trajectoires individuelles. Or l'anthropologie montre que l'adolescence correspond à une période de latence, d'entre-deux, pendant laquelle des enseignements sont transmis par l'adulte, par les pairs ; et cette période implique également la mise en œuvre de « petites morts symboliques ». On observe aujourd'hui que les adolescents recréent, mais sans la présence des adultes, ces « rites de marge » : espaces à part, initiations de toutes sortes, expériences mortifères.

La transmission intergénérationnelle, basée sur la passation d'un héritage – tant matériel que symbolique – est aujourd'hui remise en cause. Face à un avenir de plus en plus sombre, se développe une véritable crise de confiance entre les jeunes et leurs aînés. Des phénomènes de concurrence entre les générations émergent et conduisent au « chacun pour soi ». Le repli des générations sur elles-mêmes se traduit ainsi par une mutation du modèle ancien de solidarité intergénérationnelle au profit d'un système beaucoup plus « autonomiste » ; la transmission cède alors sa place à l'auto-expérimentation, et le principe de l'identification est remplacé par le fantasme d'une construction de soi qui ne doit rien à personne. En outre, la très forte évolution des structures familiales peut accentuer ce déficit de transmission : desserrement des ménages, augmentation de l'activité féminine, de la monoparentalité, mobilité résidentielle qui éloigne des grands-parents...

La disparition des cadres traditionnels d'intégration est le signe d'une époque où prime « la construction de soi par soi » sur la participation à un projet de société commun. Le triomphe de la « société réflexive » s'accompagne d'un déclin des institutions à qui on se réfère de moins en moins pour construire son existence. Le desserrement des contraintes sociales et la montée des aspirations individualistes peuvent être perçus comme une libération ; ils ont aussi des conséquences négatives : perte des solidarités collectives qui assuraient aux plus démunis un minimum de subsistance, dépression, addictions, désengagement pour l'individu qui se doit en permanence de démontrer sa performance.

Les cadres spatiaux se sont également transformés. D'abord, au travers des modifications de la morphologie urbaine : opérations de renouvellement urbain, périurbanisation, étalement urbain s'accompagnent d'une diminution des espaces publics (cf. les lotissements où s'alignent les parcelles privées). Avec ce nouveau cadre, les pratiques des habitants changent aussi. Celles des jeunes sont caractérisées par un affaiblissement des « pôles traditionnels de regroupement », un accroissement des mobilités urbaines et interurbaines, et le rejet des équipements publics existants.

Seul horizon commun, la consommation

Parallèlement, les pratiques sociales sont de plus en plus imprégnées par la technologie et la dématérialisation. L'apparition de l'espace public numérique (téléphones portables, messagerie instantanée, Facebook...) modifie profondément les relations sociales tout en multipliant les possibilités de mise en réseau. La mobilité n'est pas seulement spatiale, elle est aussi sociale ou affective (éclatement des identités, zapping). L'équipement des ménages en matière d'objets technologiques est massif et s'oriente vers les activités ludiques. Aujourd'hui, l'idéologie consumériste bat son plein et constitue souvent le seul horizon commun, capable de réunir des individus essentiellement motivés par la satisfaction immédiate de leurs envies.

Moins de cérémonies, plus de temps « carnavalesque »

La fête serait de moins en moins encadrée socialement alors que les pratiques des fêtards iraient vers da-

La transmission cède la place au fantasme de la construction de soi qui ne doit rien à personne.

Les contraintes sociales sont desserrées. L'individu se doit en permanence de démontrer sa performance.

vantage de transgression. De façon schématique, on postule (avec Véronique Nahoum-Grappe) que la fête s'articule autour de deux temps fondamentaux. Premier temps, celui de la cérémonie : les acteurs sociaux se retrouvent dans une configuration solennelle rituelle et codifiée. Second temps : celui de la liesse ou temps « carnavalesque » ; les contraintes sociales se desserrent et laissent les fêtards rentrer dans l'exaltation du moment présent, le renversement des valeurs habituelles et la recherche du vertige. L'hypothèse retenue est celle d'une disparition partielle du temps cérémoniel et d'un développement exagéré du temps de la liesse, entraînant les fêtards dans des comportements de plus en plus excessifs, alors que diminuerait leur propension à intégrer des interdits.

Moins d'interdits pour l'alcool que pour le cannabis

La recherche de l'ivresse occupe une place de plus en plus centrale dans les pratiques festives. L'apparition d'une consommation régulière de cannabis chez les plus jeunes, et l'affaiblissement des fêtes générationnelles en milieu urbain, entraîne un repli des jeunes générations sur elles-mêmes. Alors que les comportements d'ivresse ont toujours été enseignés d'une génération à l'autre, ils s'inscrivent aujourd'hui dans une séparation entre les classes d'âge.

En comparant l'expérimentation de l'ivresse alcoolique et du cannabis par tranches d'âge chez les jeunes, (voir le graphique 2 page 145) on constate une expérimentation précoce (et familiale) pour l'alcool, alors que pour le cannabis l'expérimentation ne débute vraiment qu'à partir de 16 ans et accompagne le basculement vers l'adolescence. On note aussi que la quasi-totalité (94 %) des jeunes garçons de plus de 18 ans a déjà expérimenté l'ivresse (84 % pour les filles).

Sur le graphique 3, on constate que les interdits parentaux diminuent régulièrement avec l'âge, et sont relativement faibles pour l'alcool, voire quasi-nuls à partir de 18 ans.

L'alcool est de loin le produit le plus répandu, indépendamment de la fréquence de consommation. L'âge moyen d'entrée dans la consommation mensuelle d'alcool des étudiants se situe à 17 ans. La consommation régulière ou les ivresses sont des comportements plus masculins que féminins ; 17 % des garçons sont des buveurs réguliers (10 fois dans les 30 derniers jours) contre 6 % des filles, et 51 % des garçons ont des ivresses régulières contre 25 % des filles¹.

En observant l'évolution des consommations à 16 ans des jeunes français entre 1999 et 2007 (voir le graphique 4 page 145), on constate une diminution significative (presque de moitié) de l'usage quotidien du tabac, et dans une moindre mesure du cannabis. Au contraire, la consommation régulière d'alcool augmente. L'ivresse régulière reste au même niveau

La recherche de l'ivresse occupe une place de plus en plus centrale dans les pratiques festives.

L'âge moyen d'entrée dans la consommation régulière des étudiants se situe à 17 ans



1. Source : ORS Bretagne, La santé des étudiants de 1ère année d'université.

Les nouvelles pratiques festives

Plusieurs évolutions anthropologiques sont perceptibles dans le champ des pratiques festives (référence est ici faite aux travaux de Véronique Nahoum-Grappe²).

Quand le silence plane, il n'y a plus que l'alcool pour sauver la fête.

La perte de la vocation matrimoniale de la fête.

Traditionnellement, la fête permettait de codifier la rencontre sexuelle – qui était entourée d'un ensemble de tabous et d'interdits – et d'organiser les alliances entre individus, mais surtout entre familles. Aujourd'hui, la sexualité est totalement démythifiée et les trajectoires matrimoniales sont beaucoup moins cadrées par le social. L'enjeu de la rencontre festive n'est plus la rencontre d'un partenaire sexuel. La drague n'est plus au cœur des soirées.

La moindre codification des pratiques festives.

On constate la fin des lieux réservés à des publics précis, des codes vestimentaires, des régimes alimentaires imposés, des programmes réglés par avance, des danses, etc. Ces prescriptions, qui avaient pour fonction d'impliquer les fêtards dans un cadre collectif et de réguler leurs comportements (notamment l'entrée dans la fête), sont tombées en désuétude. La dimension cérémonielle de la fête disparaît au profit de la quête du plaisir individuel.

Le vide et l'ennui menacent le fêtard.

Celui-ci cherche à se donner une contenance coûte que coûte pour ne pas perdre la face. L'ivresse est pour lui un des moyens d'échapper au vide auquel il peut être confronté. Très souvent, entre les rires et les blagues, on oublie de boire, mais quand le silence plane, qu'il n'y a plus de blagues qui fusent, il n'y a plus que l'alcool pour sauver la fête. On dit : « C'était bien », mais ce qui a été déjoué c'est l'ennui. Pour certains, l'alcool ou la drogue remplacent l'évènement, et la « défonce » devient un enjeu central dans les rassemblements festifs qu'on n' imagine plus possibles sans ces stimulants.

L'excès n'est plus une limite, mais une « deuxième barrière » existe.

Si les cadres sociaux qui codifiaient les pratiques festives selon une logique du permis et du défendu s'effacent peu à peu, les comportements des fêtards trouvent encore à se réguler. Avec Véronique Nahoum-Grappe, on postule l'existence d'une « deuxième barrière » qui se substituerait aux contraintes sociales lorsque celles-ci ne sont plus efficaces. Le fêtard contemporain ne s'autorise pas tout. Le principe de « civilisation » apparaît en dernier recours comme cette deuxième barrière pour signifier la capacité du fêtard à contrôler ses pulsions. Dans certains cas extrêmes – et finalement assez rares – la deuxième barrière ne fonctionne pas et le fêtard tombe dans l'indécence, l'ivresse excessive ou la violence non codifiée ; le rappel à l'ordre doit alors se faire sur un mode plus coercitif, celui de la contrainte du corps qui constituerait une ultime limite (enfermement en cellule de dégrisement, endormissement ou coma éthylique, accidents, etc.)

Quatre lieux de fêtes

À partir de l'étude des mobilités festives dans le Pays de Rennes, on a été en mesure d'identifier quatre types d'espaces auxquels correspondent des types de fêtards et de pratiques spécifiques de la vie nocturne.

1) La ville-centre est le lieu où la densité de l'offre festive et de la population jeune est la plus forte. Les fêtards s'approprient l'espace public et en font un immense « dance-floor ». Cet espace est notamment celui du « dériveur » dont le programme s'improvise en situation, au gré des rencontres, des opportunités et des envies. La fête suit un cours imprévisible ; elle peut donner lieu à des compositions spatiales multiples. Cette pratique erratique de l'espace est valorisée par de nombreux jeunes qui voient dans ce rapport singulier au temps et à l'espace une expression de leur liberté. L'espace-temps est une feuille blanche qu'ils remplissent. L'apparition du télé-

2. Anthropologue au Centre Edgar Morin, unité de recherche de l'École des hautes études en sciences sociales associée au CNRS

phone portable a favorisé ce type de pratique ; quelques appels mobilisent de manière spontanée un réseau de relation apparemment dispersé, et permettent de reconfigurer le programme d'une soirée.

2) La ville périurbaine et rurale est un espace de faible densité. L'offre festive nocturne se limite à quelques discothèques. La voiture devient l'instrument indispensable du déplacement. Comme les lieux de rassemblements sont limités, l'encadrement des pratiques festives y est très important ; dans les discothèques, l'on compte le plus grand nombre d'adultes par rapport aux jeunes présents. Ces espaces très réglementés sont particulièrement investis par le fêtard « pendulaire » : habitué de certains lieux ou de certains établissements, il dessine des tracés réguliers qu'il reproduit semaine après semaine. La géographie de ses déplacements est très prévisible. De cette répétition naît une familiarité avec le territoire qui procure un sentiment de maîtrise. Mais par sa régularité, le pendulaire épuise le lieu qu'il pratique. La lassitude s'installe. Il éprouve parfois le besoin d'aller voir ailleurs et de sortir de sa propre routine.

3) La ville des interstices est celle des « non-lieux » (friches, carrières, forêts...) investis temporairement par les fêtards lors de festivals, raves ou autres rassemblements impromptus. Ces lieux échappent largement au contrôle des autorités : ce sont avant tout des espaces de liberté. Le « pisteur » est celui qui se mettra le plus volontiers en quête de ces espaces insaisissables et secrets ; le déplacement prend pour lui la forme d'un voyage. Il lui arrive de se perdre, de suivre une fausse piste. Son itinéraire est fait de tours et de détours qui dessinent une figure complexe aux boucles multiples. Par sa démarche, le pisteur est créateur d'espaces et d'événements festifs. Il ne se glisse pas simplement dans le programme imaginé par d'autres, il fait exister l'événement en résolvant l'énigme et en découvrant le lieu de la fête.

4) Un dernier espace est celui du « chez soi » qui constitue une zone d'autonomie parfaite où le fêtard maîtrise sa temporalité et son espace restreint, généralement avec peu de dialogue avec l'autre et peu de déplacements.

Cinq profils de fêtards

L'étude des pratiques festives des jeunes permet de différencier des comportements en fonction de critères comme l'histoire de la personne, sa construction identi-

taire, la présence de tiers lors des rassemblements festifs, les valeurs, la capacité d'engagement, la vision de l'avenir du fêtard, etc. Nous avons construit une typologie en intégrant ces divers éléments au sein de deux variables fondamentales que sont « l'habileté sociale » et « la régulation émotionnelle ». On distingue ainsi cinq types de comportements festifs.

1) Le « fêtard » représente l'alternance « idéale » entre plaisir et renoncement, entre quant-à-soi et relation à l'autre. Sa capacité de négociation lui permet de communiquer avec ses contemporains, avec les autres générations, tout en affirmant sa singularité. L'ivresse n'est pas le but avoué de ses soirées ; ce qui compte c'est d'être avec ses copains indépendamment du contexte de cette rencontre. La fête est aussi un moyen de nouer des contacts en dehors de la sphère amicale. Certains rassemblements ne sont pas tournés vers l'ivresse mais permettent d'autres formes de sociabilité tout aussi appréciées (DVD, jeux vidéo ou de société).

2) Le « mal à l'aise » est plutôt replié sur soi, a tendance à se restreindre ou à prendre beaucoup de précautions, et connaît donc un sentiment de culpabilité à l'égard de ses consommations festives. Distant vis-à-vis de ses pairs, il ne les envie pas lorsqu'il les voit en état d'ébriété. Ses centres d'intérêt sont ailleurs, même s'il utilise parfois de l'alcool ou d'autres produits pour se désinhiber, et faciliter sa relation à l'autre, dans un rapport d'attraction-répulsion avec l'ivresse. Plutôt très encadré par sa cellule familiale, le mal à l'aise a ce côté enfant sage qui commence à sortir tardivement, à partir de la majorité. Son installation en couple marquera la fin de son cycle festif.

3) Le « conformiste » aurait tendance à se restreindre, mais il recherche l'adhésion au groupe, et entre dans la fête et l'ivresse par mimétisme ; il respecte les codes sociaux en vigueur chez ses pairs, mais il est en attente, implicitement ou explicitement, d'une régulation par le monde adulte. Il commence lui aussi à sortir assez tard, et s'éloigne peu, en soirée, de son groupe d'amis. Son comportement festif évolue peu au cours de sa vie, les soirées et les personnes qu'il fréquente ne changent pas. Doté d'une certaine sérénité, il fait partie de ceux qui ne posent aucun problème lors de soirées, et il reste imperturbable à l'égard de ses amis plus « barjots ».

4) Le « casse-cou » est replié sur lui-même dans une

La ville des interstices (friches, carrières, forêts...) échappe largement au contrôle des autorités



Pour changer la fête, il faut y remettre du sens, des cadres sociaux, du partage...

forme de malaise existentiel ; il utilise la fête pour s'oublier. Il s'affranchit de sa propre histoire par l'ivresse, notamment dans le cas où il cherche à fuir des problématiques personnelles. Il peut s'isoler de ses pairs et s'inscrire dans des consommations chroniques. Il évolue d'un groupe à l'autre et se construit un maillage social mouvant, éphémère aux comportements souvent extrêmes. Il est souvent en rupture ou dans une relation tendue avec ses parents, essayant d'échapper à leur influence et insistant dans ses choix de vie pour être indépendant et ne pas rendre de comptes. Les liens à l'autorité sont conflictuels, et la vie professionnelle chaotique. Son parcours festif démarre assez tôt et s'amplifie jusqu'à l'âge adulte. Sa trajectoire est protéiforme, empreinte du risque et de l'accident ; seule la répression ou le drame lui permettent parfois de prendre du recul quant à ses pratiques festives.

5) Ne cherchant pas à se restreindre, adhérant fortement à ses groupes de pairs ou à l'ambiance environnante, le « libertin » valorise la fête et l'ivresse collective. Les soirées sont l'occasion de consommer alcool, et parfois d'autres drogues, de façon excessive. La recherche de plaisir est primordiale, et l'ivresse un passage obligé. Il a peu de recul sur ses comportements festifs, et les justifient principalement par la volonté d'être soi, de se trouver et de profiter de sa jeunesse. Le libertin recherche les atmosphères collectives et les flux de populations, les rencontres et le partage y compris avec des inconnus. Excessifs dans ses consommations, il accorde un grand rôle au groupe de pairs qui permet de veiller les uns sur les autres. Ces jeunes n'ont pas l'impression de prendre des risques, parce qu'ils font reposer leur sécurité individuelle sur une responsabilité collective idéalisée.

Les propositions d'Adrénaline pour une meilleure gestion publique de la fête

- 1) Recréer du lien intergénérationnel
 - Réinventer des fêtes où se mêlent les générations.
 - Favoriser le dialogue et le partage d'expériences entre générations sur la fête, l'ivresse et la consommation de drogues.
- 2) Favoriser l'agrégation des jeunes à la cité
 - Fêter les passages (diplôme, majorité, arrivée, départ), les anniversaires... en formalisant des temps « d'agrégation » où la cité se mobilise.

– Repenser les conditions du « vivre ensemble » dans les centres-villes et dans les quartiers où les étudiants sont surreprésentés.

– Prendre en compte les besoins festifs de la jeunesse dans les quartiers de type grands ensembles.

3) Redonner du sens et des cadres sociaux à la fête

– Engager la cité dans l'organisation et la promotion de fêtes intergénérationnelles.

– Mieux structurer les temps et les espaces festifs : prévoir à l'avance le temps de la fête, identifier un espace délimité, travailler la symbolique de la porte, prévoir un temps de « décompression » intermédiaire entre l'apogée de la fête et la sortie des participants.

– Travailler un calendrier qui ait du sens pour tous, prévoir une régularité des événements.

– Favoriser la connaissance et le respect entre les garçons et les filles en renforçant les apprentissages de la relation sociale à l'autre genre, l'apprentissage de la danse, de la relation amoureuse.

– Encourager la mémorisation des moments festifs : conserver des images, revenir après coup sur les soirées, faire de la mémoire collective.

4) Favoriser le partage émotionnel

– Intégrer fortement dans les fêtes les expressions culturelles et les pratiques artistiques.

– Développer les moments d'émotions collectives et les échanges post-émotionnels (échanger le vécu émotionnel, comparer les interprétations, argumenter les jugements personnels).

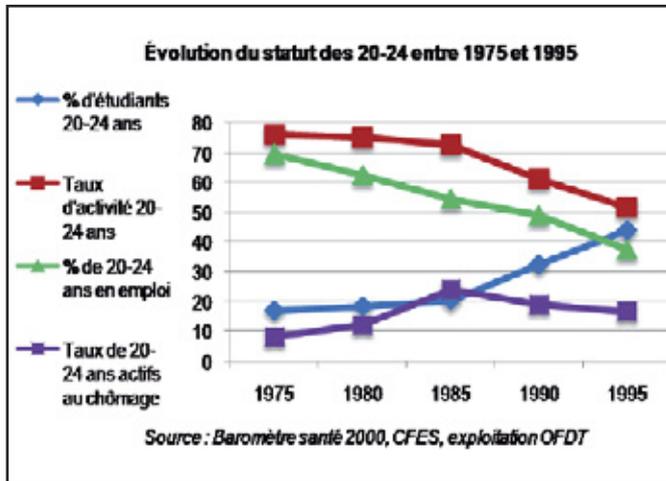
5) Prévenir les nuisances périphériques

– Développer les dispositifs de prévention et de réduction des risques par une présence adulte en périphérie des sites festifs.

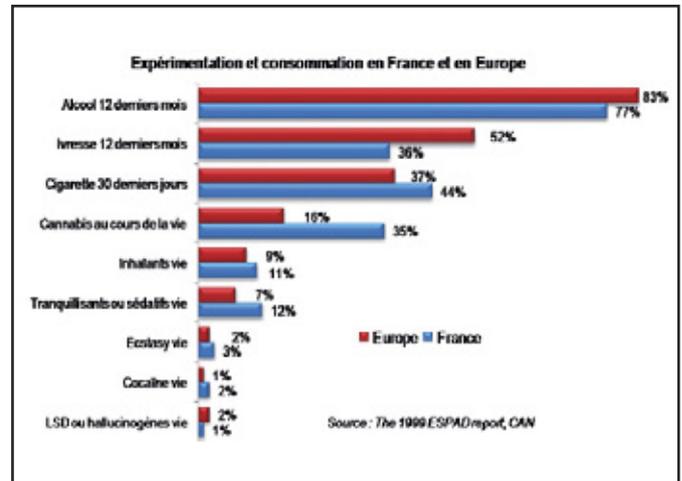
– Associer les riverains à la préparation des événements festifs.

– Associer les acteurs publics et les acteurs privés.

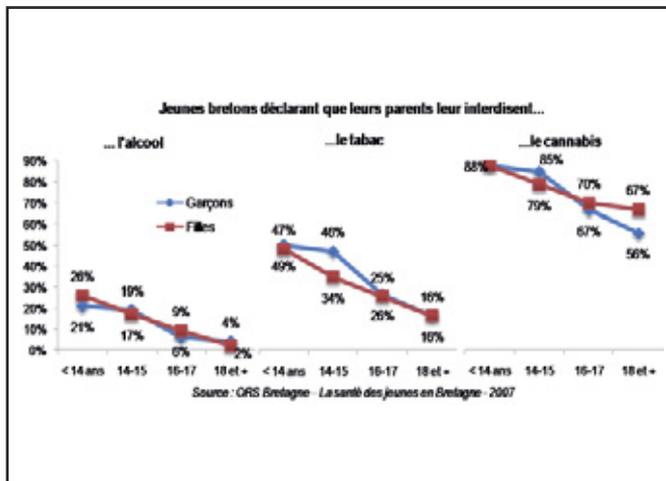
– Associer les politiques de santé, de sécurité, avec les politiques locales de la jeunesse, les politiques culturelles, l'offre de transports, l'aménagement urbain, la réflexion sur le temps de la ville.



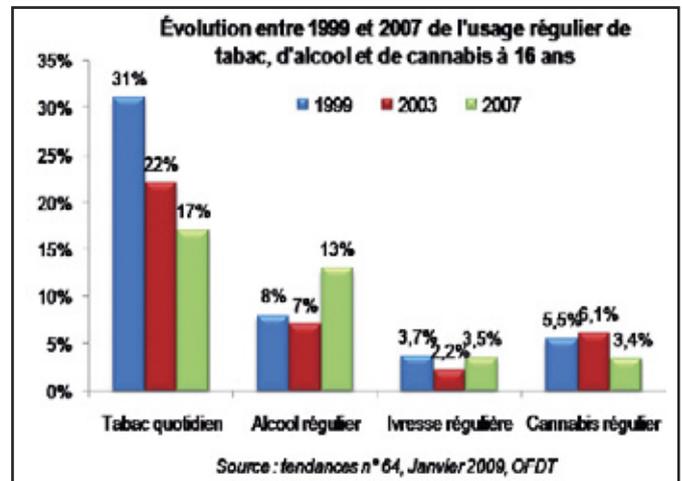
Graphique 1



Graphique 2



Graphique 3



Graphique 4